

Le libertaire

Administration : HENRI DELECOURT
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)
Chèque postal : Delecourt 691-12

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : GEORGES BASTIEN
123, rue Montmartre, PARIS (2°)

ABONNEMENTS

FRANCE	ETRANGER
Un an... 80 fr.	Un an... 112 fr.
Six mois... 40 fr.	Six mois... 56 fr.
Trois mois... 20 fr.	Trois mois... 28 fr.
Chèque postal Delecourt 691-12	

Les anarchistes veulent instaurer
un milieu social qui assure à chaque
individu le maximum de bien-être et
de liberté adéquat à chaque époque.

La Guerre ou la Révolution

La manifestation qui fut organisée par la C. G. T. et le Parti Socialiste, et qui se déroula, hier, sous l'œil bienveillant de la police parisienne, — d'ordinaire si brutale, — n'entame en rien la méfiance qui nous anime envers le gouvernement du Bloc des Gauches.

Les clameurs de paix qui sont sorties des poitrines des hommes qui avaient répondu à l'appel des organisations réformatrices, — et qui, pour la plupart, ont mis tous leurs espoirs en M. Herriot, — ne nous font pas oublier qu'il y a plus de dix ans déjà les mêmes cris retentissent dans l'air, et que pourtant la guerre fratricide et atroce vient faucher des milliers et des milliers de nos frères.

Nous nous souvenons que ces mêmes dirigeants de la classe ouvrière qui, dans tous les Congrès internationaux antérieurs à 1914, avaient affirmé leur attachement à la cause révolutionnaire et avaient proclamé que l'insurrection serait la réponse des asservis à la proclamation de guerre, par lâcheté, trahison ou erreur, entraînaient dans le fracas meurtrier la classe ouvrière mondiale, désemparée devant l'immensité du désastre.

Nous nous souvenons que pendant cinq ans, complices conscients ou inconscients de toute la meute hurlant son désir de carnage et de destruction, ces hommes, ces mêmes hommes, poursuivaient leur action néfaste, sans qu'un mot de pitié ou d'humanité vienne jeter une note discordante dans le concert farouche du militarisme inassouvi.

Nous nous souvenons de tout cela, parce que nos chairs meurtries ne sont pas encore cicatrisées et que déjà la guerre, la nouvelle, menace de nous entraîner, à nouveau pour nous faire payer, chèrement le crime que nous avons commis de ne pas nous être libérés à tout jamais par la révolution, au lendemain de la dernière tuerie.

Guerre à la guerre ! Les mots ne suffisent plus aujourd'hui. Guerre à la guerre semble un chant d'opéra-comique, alors qu'aux quatre coins du monde les épées sont hors des fourreaux, qu'en Chine et qu'en Soudan la tuerie bat son plein, qu'en Georgie la guerre civile n'est pas encore apaisée, et qu'au Maroc l'impérialisme combiné des gouvernements français et espagnol couche chaque jour sur le terrain des centaines d'innocentes victimes.

Guerre à la guerre ? oui ; mais il faut aller jusqu'au bout de sa pensée et de son désir. Il faut trouver les moyens propres à faire respecter les aspirations du prolétariat qui a été saigné pendant cinq années pour défendre une cause qui lui était étrangère, et n'opposer à la puissance du capital organisé militairement que les éléments pacifistes d'une foule incapable de se défendre, c'est faire montre d'un don quichottesque de mauvais aloi.

Crier à bas la guerre, c'est affirmer sa volonté de lutter pour détruire toutes les causes qui déterminent les conflits sanglants où les intérêts particuliers de financiers internationaux sont seuls en opposition. Crier à bas la guerre, c'est dire que l'on a assez du régime d'arbitraire, d'autorité et de dictature dont souffre notre vieux monde, c'est reconnaître que les effets subsisteront tant que nous n'aurons pas sapé les bases de notre société viciée et que nous n'aurons pas aboli le capitalisme et tous ses dérivés : le militarisme, la justice et l'exploitation.

Crier à bas la guerre, c'est affirmer que l'on n'a nul espoir en toutes ces prétendues assemblées diplomatiques, où chaque nation cherche à légitimer cette course aux armements, et où se préparent les futures boucheries. Crier à bas la guerre, c'est, en un mot, accorder toute sa confiance à la Révolution qui vient.

Car elle approche à grands pas, cette révolution qui transformera notre vieux monde. Le capitalisme touche à sa fin. Arrivée au point culminant de sa trajectoire, la descente sera plus rapide que l'ascension. Le prolétariat saura-t-il profiter de l'occasion qui se présentera de bâtir la société future ? Tout est là.

Les révolutions passées ne doivent pas lui servir d'exemple, mais d'enseignement. S'il sait comprendre tous les sacrifices de ses ancêtres, c'en est fait de l'autorité. La société de demain sera une société libre.

La révolution qui vient ne sera pas le privilège d'un parti ou d'une secte, elle sera le geste de lassitude du prolétariat — conscient enfin de sa force

et de sa puissance — qui déborde des cadres trop étroits qui lui furent assignés. Elle marquera l'ère de la libération de tous les esclaves et la chute de tous les gouvernements.

Avec tous ceux qui, sincèrement et loyalement, veulent œuvrer à la transformation de notre société pourrie, les anarchistes seront au premier rang sur les barricades, ne marchant ni leur énergie, ni leur sang, car la cause du prolétariat est la leur.

Avec tous les assoiffés de liberté, ils lutteront jusqu'au dernier pour le triomphe de la classe ouvrière, pour le triomphe de la Révolution, car seule, la Révolution peut mettre fin au terrible fléau des temps modernes : la Guerre.

J. CHAZOFF.

Mussolini veut monter un grand complot

Ca ne devait pas manquer. Voici Mussolini en train de monter un grand complot à propos de l'attentat de Corvi.

Le *Messaggero* annonce que l'instruction de l'affaire Casali tend à établir que le meurtrier du député fasciste a eu plusieurs complices, « ce qui modifierait le caractère du délit ».

L'arrestation du cocher Zonca et celle des ouvriers Defalco et Liberati sont maintenues.

Si, avec ça, Mussolini ne consolide pas son pouvoir dictatorial...

LE FAIT DU JOUR

L'enfant prodige

Jackie Coogan, fils de Charlie, est devenu l'étoile du jour. Les journaux, sous gros titres, nous apprennent ses moindres faits et gestes. Ce matin, il est allé faire une prière dans une des chapelles de Notre-Dame.

Ce qui prouve que la mentalité des cabotins est bien au-dessous de la moyenne. Ils en sont encore aux singerie et menteries religieuses. Le fait n'a rien d'étonnant en lui-même. Nous dirons même qu'il est normal dans ce milieu.

Mais, ce qu'il y a de plus triste, c'est de voir la ruée des badauds qui se bousculent à l'église pour entrevoir le jeune phénomène. Ils grimpaient sur les colonnes, aux barrières, au risque de tout casser. Quelle mentalité cela révèle ! Et cela se prétend le peuple le plus civilisé, le plus instruit, le plus éclairé ?

Au fond, c'est une publicité bien soignée. Des millions viendront s'ajouter à la vingtaine déjà gagnés (?) par le mioche.

Quand ils auront bien exploité l'imbécillité des masses, ils iront en jouer en gros bourgeois.

A côté, il y a des centaines de milliers de pauvres enfants que l'on laisse dépérir faute du nécessaire.

L'enfant prodige (grâce à la réclame) aura coûté la vie à des centaines d'autres qui valaient certainement tout autant que lui.

Pour Jules Lemaire

Nous avons annoncé dans notre numéro de mercredi que Jules Lemaire avait été condamné à six mois de prison par un tribunal de Londres pour avoir omis les formalités et inscriptions des étrangers.

Il en est ainsi dans la libérale (?) Angleterre. Avant la guerre, aucune formalité n'était requise des étrangers. Mais cette liberté, comme bien d'autres, a été perdue avec la guerre, et les gouvernements, même celui de Mac Donald, socialiste, ne veulent pas la rendre.

Jules Lemaire est un vieux compagnon anarchiste amiénois. Plusieurs fois, la justice française l'a frappé pour ses convictions. En 1905, notamment, le tribunal correctionnel d'Amiens le condamnait à dix-huit mois de prison comme gérant du vaillant hebdomadaire anarchiste de la Somme : *Germinal*.

Dans les milieux libertaire, syndicaliste et coopérateur de la Somme il était très connu et très estimé.

Antimilitariste convaincu (il avait été envoyé aux bal d'af' parce que condamné pour propagande anarchiste), il ne voulait pas devenir soldat et se réfugia à Londres sous un nom d'emprunt.

C'est là l'unique raison pour laquelle la justice anglaise, sous le règne de Mac Donald, l'a condamné à six mois et à la déportation.

Nous espérons bien que, même si les autorités anglaises le remettent entre les mains des policiers de France, on laissera tranquille ce vieux militant, âgé de plus de cinquante ans.

Comité d'initiative

Réunion demain mardi soir, à 20 h. 30, 49, rue de Bretagne.
Importante correspondance.

UN EMULE DE SARRAUT

Le gouverneur Jocelyn Robert provoque des troubles graves à la Guadeloupe

UN COMMUNIQUE MYSTERIEUX

La presse publiait, avant-hier, ce communiqué du ministère des Colonies :

« Un engin a fait explosion dans une maison isolée de la commune du Gosier, tuant quatre personnes et en blessant trois. »

« Parmi les blessés se trouve le chauffeur de l'automobile de M. Boisseuf. »

« M. Boisseuf et les habitants de la maison où ont été trouvés les produits explosifs ont été arrêtés sans incident. »

Pourquoi avoir arrêté M. Boisseuf à la suite de cette explosion ? Pourquoi, absent de la maison au moment de l'accident, l'inculpait-on dans cette affaire ?

LA PERSONNALITE DE M. BOISSEUF

D'abord qui est M. Boisseuf ? Tous les camarades qui ont fréquenté le Club du Faubourg se rappellent certainement d'un bonhomme de nègre qui venait avec simplicité et avec chaleur dire les misères de sa race exploitée par le gouvernement de la République, de ses compatriotes de la Guadeloupe en proie au fonctionnaire cupide et autoritaire qui les opprime.

C'était à propos de *Batouala*, le livre de René Maran que M. Boisseuf venait crier son indignation et sa révolte contre le sort infligé aux indigènes des colonies. Et, à fur et à mesure qu'il contait les injustices, les mauvais traitements, sa figure placide de brave nègre prenait du caractère. Ses yeux roulaient avec fureur, ses poings se crispaient avec rage.

M. Boisseuf a porté devant la Chambre sa protestation en des termes d'une violence française qui ont ahuri ses collègues du Palais-Bourbon. Cet homme de bonne foi détonait dans ce milieu d'hypocrisie. A coup sûr, M. Boisseuf se faisait une mauvaise presse parmi les parlementaires ; il était fatal qu'il ramassât aux élections une veste bien méritée par la sincérité dont il avait fait preuve.

COMMENT ON FABRIQUE DES ELECTIONS

Quand M. Boisseuf voulut, au 11 mai, se représenter devant ses électeurs, il trouva à la Guadeloupe une opposition organisée par le représentant du gouvernement au bénéfice de M. Candace, nègre plus diplomate et par conséquent digne des consécration officielles.

M. Boisseuf aspirant à la représentation des Guadeloupéens, c'était d'un point de vue « français », aussi scandaleux que si M. Bellan commettait la folie de présenter ses suffrages aux citoyens de l'Indo-Chine. Aussi toutes les forces d'Etat se coalisèrent-elles contre lui. Et l'on traita ce candidat comme un subversif, comme un anarchiste. On voulut en faire un terroriste.

LES BOMBES ECLATENT PARTOUT

Et voici ce qui se passa :

Le 8 mai, une bombe est déposée dans une pièce attenante au bureau de M. Jocelyn Robert, le gouverneur général de la Guadeloupe. Elle éclata causant de graves dégâts. Il n'y a pas de blessés. Comme M. Jocelyn Robert soutient la candidature de M. Candace, immédiatement les officiels de la colonie en tirent cette conclusion : l'auteur de la bombe ne peut être que M. Boisseuf, le subversif, le terroriste, l'anarchiste — celui qui ose s'en prendre aux institutions.

Le jour des élections arrive. Le 11 mai, à l'heure du dépouillement, une bombe est lancée dans la mairie de Pointe-à-Pitre. Dans la rue on se bat. Des coups de feu sont tirés. Il y a des morts et des blessés.

Résultat : M. Candace est élu avec 5.000 voix de majorité.

M. Boisseuf a beau faire retentir de ses protestations les couloirs de la Chambre, les députés valident l'élection de M. Candace.

Il retourne à la Guadeloupe. Le 13 juillet, une bombe éclate chez le juge d'instruction de la Pointe-à-Pitre, chargé d'informer sur les attentats. Le 16, nouvelle bombe chez le président du tribunal. Les 20 et 25 juillet, nouvelles explosions. Dans la nuit du 29 au 30 août, à 2 heures du matin, la galerie du Palais du gouverneur saute. La véranda est saccagée, la grenaille de fonte, les clous, les fragments de métal ont maché les épaisses traverses de bois qui soutenaient la galerie.

Enfin le vendredi 12, à 19 heures, dans la commune du Gosier sautait la maison de M. Claras, ami politique de M. Boisseuf.

UNE ARRESTATION ARBITRAIRE

Et c'est ce dernier fait qui a servi de prétexte à l'arrestation de M. Boisseuf. Voilà qui est bien selon les mêmes méthodes qu'emploient en Indo-Chine, M. Albert Sarraut et ses disciples.

D'où peuvent provenir les attentats ? Il faut que les injustices soient bien flagrantes de la part du gouvernement général pour qu'elles provoquent de tels actes. Comme la bombe de Cantou contre le gouverneur de l'Indo-Chine, les bombes de la Guadeloupe ne sont que l'explosion de l'indignation et de la révolte populaires. Et M. Boisseuf avait raison, quand il écrivait, le 27 août, dans son journal *« Le Franc- »*

LES DRAMES DU TRAVAIL

Le deuxième égoutier meurt à l'hôpital

Le deuxième égoutier, surpris hier par de l'hydrogène sulfuré, au fond d'un égout, à Cachan, est mort ce matin à l'hôpital Cochin.

On se souvient des détails de ce terrible drame du travail : deux égoutiers, Tassel et Ruin, étaient descendus faire des prélèvements dans l'égout de l'avenue Carnot, à Cachan. Ils ne devaient y rester que cinq minutes, et ce fut, longtemps après les pompiers qui les retirèrent inanimés.

Tassel mourut presque aussitôt. Ruin, le second, a succombé, ce matin, sans avoir repris connaissance.

A peu de distance, il faut déplorer deux accidents du même genre : le premier à Bicêtre, le second, hier, à Cachan.

Trop tard, beaucoup trop tard, on donne maintenant l'ordre aux mégissiers de s'abstenir d'envoyer à l'égout des solutions de sulfure sans les avoir noyées dans des quantités d'eau suffisantes...

On attend toujours que la routine ait perpétré ses crimes pour prendre les mesures de sécurité nécessaires.

Les voilà bien, les dividendes des travailleurs, la voilà cette récompense de leurs durs labeurs : la mort, la mort affreuse et subite, servante inopinée de l'exploitation inintelligente qui ne tient aucun compte de la vie humaine et qui ne songe pas que des êtres vivants sont dignes de la protection la plus vigilante !

Unité syndicaliste

Unité !

Des flois d'encre ont coulé à propos de ce mot.

L'arbre syndical, puissant au début, maintenant divisé, scie, tronçonné, se meurt lamentablement, et ses fruits sont recueillis par les partis qui en vivent : politiques, philosophiques, religieux.

En sera-t-il toujours ainsi ?

Le courant syndicaliste reprendra-t-il son cours uniforme ?

Le travail sauvera-t-il l'Unité ? Saura-t-il être le pont suprême pour ne former qu'un tout ? Les travailleurs seront-ils assez forts pour se placer au-dessus des individus et des tendances ?

Travail souverain, seras-tu la conformité d'efforts et de pensée, la volonté réfléchie, la liberté pure, l'Union féconde, la Grandeur unique, l'Unité Syndicaliste ?

Unité !

Tes partisans sauront-ils faire trêve aux querelles personnelles ? Les méchancetés des uns, les haines des autres sauront-elles rester lettres mortes devant la concentration des forces ouvrières unifiées ?

L'Unité sera-t-elle un mariage d'intérêt, une coalition de politiciens ou d'égoïstes ambitieux et pervers ?

Non ! L'Unité sera syndicaliste ou elle ne sera pas.

Tous les travailleurs désirent l'Unité ; tous veulent faire l'action simultanée qui tend au même but ; tous désirent une harmonie d'ensemble, d'Unité ; tous aspirent à cette unité, sans chefs, sans maîtres, à une vie unitive de perpétuelle union.

Tous les travailleurs désirent l'Unité de l'individu libre, dans le Syndicat, l'Union, la Fédération, la Confédération, l'Internationale unique.

Unité dit unir. Tous les travailleurs veulent s'unir pour être la force, le travail contre le capital.

Les syndicalistes sont les seuls guides qualifiés pour l'Unité unique, intégrale. Les travailleurs inféodés à des partis politiques ne peuvent servir l'Unité syndicale, astreints qu'ils sont à servir des organismes extérieurs.

Les partis politiques qui se recommandent du syndicalisme ne peuvent également aspirer à l'œuvre d'unité syndicaliste. La politique a toujours divisé. « Diviser pour régner ».

L'Unité veut des hommes conscients et forts du rôle qu'ils doivent jouer dans une seule et unique organisation.

Unité !

Pour tous les travailleurs, sois le cri de ralliement, sois le but vers lequel tendent tous les efforts, sois l'unique, la seule concentration, la seule puissance !

Unité dans tout, dans l'autonomie, dans l'indépendance. Unité contre les divisions, les scissions, les personnalités, les réactions humaines.

UNITE SYNDICALISTE, sois la réalité de demain.

P. JOUTEAU.

Parler : « Quand on a, à la tête d'une colonie, un gouverneur pareil, tous les moyens sont bons pour s'en débarrasser... » ou : « Dans chaque citoyen libre, M. Jocelyn Robert a raison de voir son justicier éventuel ». Mais de là jusqu'à dire que M. Boisseuf est l'auteur des attentats, il y a de la marge — surtout quand la bombe éclate dans la maison d'un de ses amis.

Mais tout est bon pour les hauts fonctionnaires coloniaux afin de faire disparaître ceux qui ont le grave tort de dire sans hésitation et sans crainte la vérité — toute la vérité.

La guerre civile en Chine

La guerre civile en Chine se développe avec rapidité, et la situation de la capitale devient à chaque heure de plus en plus critique.

Les troupes antigouvernementales avancent toujours, et les armées régulières essaient d'écarter l'échec.

Le gouvernement japonais semble sortir de sa neutralité, et s'il ne soutient pas officiellement le dictateur mandchou, du moins lui a-t-il donné l'autorisation de faire usage pour le transport de ses troupes, des chemins de fer du sud de la Mandchourie.

Le gouvernement japonais ne considère pas ce geste comme une violation de la neutralité, mais au point de vue international, le précédent peut être dangereux, car Wu-Pei-Fou peut également trouver à l'étranger des puissances ayant intérêt à soutenir sa politique. Ce serait alors la porte ouverte à toutes les interventions, et le conflit pourrait déborder des cadres nationaux chinois.

Le gouvernement chinois et le dictateur militaire qui le soutient ne sont pas sans inquiétude sur la tournure que prennent les événements. Tchang-Kaï-chi est une force, et il veut en finir avec les troupes régulières de Wu-Pei-Fou.

A 200 milles de la capitale, les armées gouvernementales ont tenté une attaque contre leurs adversaires. Celle-ci a totalement échoué, et les contingents des armées régulières ont été mis en déroute.

C'est sans succès que l'armée gouvernementale cherche à enrayer la marche en avant des forces de Mandchourie, et si l'avance continue, Pékin sera bientôt entre les mains des « rebelles ».

LA LUTTE POUR SHANGHAI

La bataille décisive pour Shanghai a commencé hier. Les belligérants ne sont plus qu'à treize kilomètres de la ville, et la lutte sera chaude.

Il est probable que là aussi les troupes antigouvernementales sortiront victorieuses de la bataille.

En attendant le sang coule et les morts sont nombreux. Un combat s'est livré hier matin, et plus de cinq cents morts restèrent sur le terrain.

Hélas, les malheureux qui se sacrifient dans cette guerre civile, ignorent quels sont les buts poursuivis par tous les chefs militaires.

Quelle que soit l'étiquette ou le parti auquel ils se rattachent, les hommes qui aspirent à diriger l'empire chinois ne sont pas des amis du prolétariat, et le sang versé là-bas à l'heure actuelle ne profitera pas à la classe ouvrière.

Ce sont de nouveaux maîtres qui remplaceraient demain les précédents, mais la situation économique et sociale du peuple chinois n'en sera pas changée.

De Wu-Pei-Fou à Sun-Yat-Sen, c'est la dictature militaire qui cherche à diriger la Chine, et nous avons le devoir de nous élever contre tous les impérialismes.

C'est ce que nous ferons !

APRÈS LE MEURTRE DE PHILIPPE

Un mensonge de Daudet

Je juge absolument vain de répondre par la plume au quasi-quotidien dégoûté d'infamies, de calomnies et d'injures qui se déverse de la bouche pestilentielle de Léon Daudet. Si le directeur de l'*Action Française* montre de la patience en attendant l'heure du châtimement légal qu'il nous prépare, faisons preuve d'un égal sang-froid pour ne pas manquer la minute de « correction mesurée » que nous lui réservons pour le jour de notre impatience. Car tout a des bornes...

En attendant, rectifications pour la seconde fois les erreurs de fait : le photographe qui photographia et fit le cliché de l'autographe de Philippe (lettre à sa mère) et du portrait de Philippe, n'a rien de « mystérieux ». C'est tout simplement notre photographe habituel, celui chez lequel nous faisons exécuter tous nos travaux de clichage. Nous n'avons jamais caché son adresse : 142, rue Montmartre.

Et voilà comment Léon Daudet écrit l'histoire. Pauvres lecteurs de l'*Action Française* !

A. G.

Six balles sans résultat

Aux Rigollos, à Fontenay-sous-Bois, d'un hôtel-marchand de vins, de cette espèce trop nombreuse qui sont à la fois assommoirs et exploiteurs du sommeil, surgit un homme avec le tiroir-caisse, un cambrioleur, armé d'un revolver...

Un agent passe. Ce fut un beau duel entre le chien de garde de la société et le limier de chasse qui voulait garder la proie conquise.

Le flic subit trois coups de feu sans résultat, et répondit par un nombre égal de projectiles.

Mais il lui fut impossible de rejoindre l'individu, qui avait le pied léger comme l'Achille de la légende.

Quant à son signalement, au grand désespoir de l'agent Rousseau, ce ne fut qu'une ombre dans les ombres de la nuit, ce qui manque de précision pour orienter le flair de Sherlock-Holmes.

Pour l'Amnistie, la Grève Générale !

Voilà bientôt six ans que la guerre est terminée. Peu à peu, les souvenirs atroces s'atténuent, de nouveau Populo s'endort. Ceux qui eurent la chance de s'en tirer ne se souviennent plus de tout ce qu'ils ont souffert.

Et pourtant ! La guerre n'est pas finie pour tous, des milliers de malheureux en souffrent encore ; chaque jour qui s'écoule voit la mort de quelques-uns ; les prisons, les camps sont pleins.

Et qu'avons-nous fait jusqu'à présent pour délivrer ceux dont le martyre dure depuis si longtemps ? Rien ou presque ! Ah ! qu'ils ont le droit de nous maudire, ceux-là !

Amnistie ! Il faut avoir vécu l'horrible vie des bagnes militaires pour connaître la magie de ce mot, pour savoir ce qu'il dit au cœur de ceux qui souffrent ! Hélas ! l'espérance tant de fois déçue, promesse toujours menteuse, l'amnistie n'est jamais venue. Oui, je sais, on dira que l'on a fait de l'agitation, des meetings, des manifestations, pour l'arracher cette amnistie, mais est-ce bien là la seule action à mener ? Cette action est-elle suffisante ? Allons donc ! des coups d'épée dans l'eau, rien de plus. Cependant, il nous la faut, cette amnistie, non seulement pour ceux qui souffrent, mais encore pour nous-mêmes, car toutes les luttes ouvrières seront stériles tant que nous n'aurons pas fait sentir à nos maîtres que nous n'oublions pas ! Mais pour remporter cette victoire, il faut du cœur et de la ténacité.

Il faudrait aussi que la légion de ceux qui ont souffert dans les gâches soient au cœur du mouvement. C'est à eux de faire connaître ce que l'on endure là-bas, et cela non seulement dans les réunions, mais aussi et surtout autour d'eux, à l'atelier, au restaurant, partout !

Hélas ! combien parmi ceux-là oseront le faire ? Il n'est arrivé de rencontrer des camarades de misère qui se trouvaient gênés lorsque j'évoquais certains souvenirs devant d'autres personnes ! Ils avaient repris leur place dans la société ! Ils avaient honte de faire savoir qu'ils avaient été là-bas !

Est-il possible d'oublier à ce point ! Alors, c'est fini ? Vous qui avez crevé de faim, qui avez grelotté sur le ciment, qui avez été dévoré par la vermine, vous tous qui avez hurlé de douleur sous la matraque ! Vous, ô déraison, qui vous promettiez tant de vous venger un jour, vous avez tout oublié, vous avez peut-être tout pardonné ?

Elle était donc menteuse, l'accolade que vous avez donnée aux copains du « gourbi » lorsque vous les avez quittés ?

Non, ce n'est pas possible ! Rappelez-vous les longues nuits sans sommeil où l'on désespère de tout ! Souvenez-vous des interminables journées de cellule, souvenez-vous de l'horrible faim qui nous rendait comme des loques. Souvenez-vous surtout qu'il y a encore là-bas des malheureux pour qui ce martyre n'a pas cessé.

Et puis, n'entendez-vous pas les oiseaux sinistres chanter la paix, le désarmement ? N'est-ce pas la même chanson que nous entendrions il y a dix ans ? Ah ! oui, ils parlent de paix pour pouvoir dire ensuite, quand la guerre écrasera les peuples de nouveau : *Nous n'avons pas voulu cela !*

Nous avons affaire à ceux qui ne pardonnent pas, l'horrible parole du sinistre Clemenceau sera de nouveau d'actualité : « Il faut que la prison soit plus terrible que le front ! »

Et alors, si nous n'avons pas su arracher l'amnistie, comme la chourme s'en donnera à cœur-joie !

Et maintenant, vous les dirigeants des deux C. G. T., qui allez vous réunir pour trouver la combine qui vous permettra de garder vos places, vous les lanceurs de « mots d'ordre », allez-vous enfin avoir le courage de lancer celui-ci : **POUR L'AMNISTIE, LA GREVE GENERALE !** Mais, camarades, ne comptons pas sur nos fantoches. C'est à nous de donner l'élan nécessaire pour que cela s'accomplisse, car seule la grève générale amènera la délivrance de ceux qui ont placé leur dernier espoir dans l'action ouvrière.

L. HUART.

Manifestation pacifiste

Environ 6.000 personnes avaient répondu à l'appel de la C.G.T. pour la démonstration du Trocadéro.

Après un rassemblement qui se prolongea jusqu'à 3 h. 30, le cortège fit le tour de la place et entra au palais du Trocadéro. Le préfet de police avait caché ses troupes, ces manifestants ne lui faisant point peur. Quelle horrible chose en effet si on avait lancé les brutes policières sur les bourgeois socialistes ou figureurs !

Un groupe d'anarchistes et de camarades de la Ligue des réfractaires avait sorti plusieurs pancartes, dont une demandait le refus de partir en cas de mobilisation. Quand ils entrèrent dans la salle, quelques individus se lancèrent sur leurs pancartes et en déchirèrent deux. Une courte bagarre se produisit, et les individus en question furent sortis.

La séance fut présidée par Bourderon, assisté de Guernut et Jeanne Chévenard. Guiraud fit un beau discours, appuyant sur la question de Biribi et du bagne. Notre ami Theureau expliqua pourquoi et comment les réfractaires participaient à cette démonstration.

Puis parlèrent Paul Faure, Buisson, Brunet, Le Foyer, Lamote, Andegest et Joubaux. Tous ces discours furent ce que l'on peut bien imaginer : de grandes phrases et aucun moyen pratique.

Manifeste pour la paix, c'est bien. Un seul regret, c'est que ces messieurs ne l'aient pas fait en août 1914. Un doute aussi, c'est qu'ils conservent leur attitude pacifiste à la prochaine guerre qu'Herriot, pas plus que Poincaré, ne se ferait remords de déclencher.

UNE PROTESTATION

Le camarade Descarsin nous a envoyé un article protestant contre la participation de la Fédération Anarchiste Parisienne à la démonstration d'hier. Nous ne l'avons pas insérée, estimant que l'avis d'une personnalité, eût-elle raison ou tort, n'avait pas à prédominer sur les décisions d'une organisation.

Leurs bénéfiques

Paris-Transports automobiles. — Cette société a été constituée en 1912. Elle a comme exploitation : 1° Un service de transports de voyageurs à la gare P.-L.-M. (Lyon) de Paris ; 2° Un contrat avec le P.-L.-M. et le P.-O. pour le transport des marchandises des gares de Paris à domicile ; 3° Un service de camionnage pour le public afin de livrer à domicile les marchandises reçues en gare. A la fin de 1923, Paris-Transports Automobiles n'avait que 40 0/0 du trafic du P.-L.-M., un nouvel accord lui donne la totalité des transports. Elle en a le monopole.

Avant la guerre, cette société était entrée immédiatement dans la période des bénéfices et des dividendes. Depuis l'armistice, elle a repris son essor.

Le capital de début fixé à 150.000 francs a été porté à 1.050.000 francs en 1921, et tout récemment à 2.050.000 francs. En outre, en 1922, un emprunt de 1.200.000 fr. a été contracté, pouvant être porté à 2 millions. En plus, il a été créé 2.400 parts qui ont été divisées en cinquièmes, ce qui fait 12.000 titres.

Les dividendes ont été pour les actions de 15 0/0 en 1920, et de 23,41 0/0 en 1923 ; pour les parts, de 5 fr. 62 en 1920, et de 72 fr. 516 en 1923. Voilà une compagnie où la part du capital est considérable envers la part du travail. En quatre ans, les bénéfices patronaux (dans les parts) ont augmenté quatorze fois plus. Et les salaires des ouvriers ?

La société fait de l'or en terre, si on peut employer cette expression en notre époque de papier monétaire. Les amortissements de réserve ont été, en effet, portés à 1.223.888 francs, montant supérieur au capital.

La société capitaliste est une bonne mère pour les parasites.

L'autodrome de Montlhéry. — Cette société s'appelle L'Autodrome-Parc National des Sports. On se rappelle les différends qu'il y eut entre les patrons constructeurs et le Syndicat des Terrassiers. La main-d'œuvre, étrangère la plupart, n'étant pas payée au tarif syndical, les militants protestèrent. Ils furent molestés et arrêtés. Il fallut toute l'autorité du syndicat pour les faire relâcher.

L'autodrome de Montlhéry est à 24 kilomètres de l'Opéra, et desservit par le P.-O., par le tramway d'Arpajon ; des autobus spéciaux vont circuler. La piste de vitesse de 2 kil. 500 de tour est terminée, et son inauguration est fixée aux 4 et 5 octobre, par un grand prix de motocyclette. Par la suite, il y aura des courses qui coïncideront avec le Salon.

La société possède en pleine propriété 400 hectares, et une option sur un terrain voisin de 300 hectares. Il y a déjà des restaurants, buvettes, garages, panneaux de publicité ; 350 hectares vont être lotis pour la construction des particuliers, et cette opération sera très fructueuse.

On le voit, à peine constituée, cette société entre déjà dans la période productive. Les durs coups de pioche des terrassiers, les rudes efforts des autres travailleurs, vont servir à faire amuser un public sélect et à faire des rentes à des parasites.

Pendant que les véritables constructeurs de l'autodrome continueront par ailleurs à végéter misérablement en créant d'autres richesses sociales.

Electricité Loire et Centre. — Cette société possède trois réseaux : Saint-Etienne, Roanne et Montluçon, susceptibles de développement. Les chutes du Plateau Central, et celles de la haute Isère et des Alpes, vont lui donner un courant hydraulique de bon rapport.

Déjà, les recettes du premier semestre 1924 sont montées à 41 millions, soit 6 millions de plus que l'exercice précédent.

Dans tous les domaines, le capital se taille la part du lion. Les forces naturelles sont captées, non pas au bénéfice des populations laborieuses, mais au profit exclusif de quelques oiseaux de proie.

Et il y a des gens qui trouvent que notre société est parfaite. — B. E.

Sur le vif

Les fantoches qui président aux destinées de la C. G. T. U. sont vraiment de grands hommes. Dans l'Humanité d'hier, au sujet de leur complainte sur l'amnistie, ils demandent un tas de choses comme, par exemple : la suppression des cours martiales et conseils de guerre, l'abolition des bagnes militaires et civils, la reconnaissance du droit de grève à tous les exploités sans distinction.

En lisant tout ce galimatias, on demeure quelque peu rêveur. On se demande même si ces messieurs, experts dans l'art de la jaquette et de l'incantation de classe, ne se paient point la tête de leurs lecteurs et de leurs ouailles. En effet, il faut remarquer que cette formule de l'amnistie s'applique exclusivement aux « victimes de la répression bourgeoise », ce qui revient à dire que l'oppression bourgeoise est tout à fait inhumaine et que l'oppression pompéienne décorée prolétarienne, comme dans le doux

pays des Soviets, n'est faite que pour le plus grand bien des masses populaires en marche vers leur libération.

De telles déclarations sont tout à fait comiques, au moment même où un délégué orthodoxe vient nous raconter que les balles soviétiques qui ont troué la peau des emprisonnés des Iles Solovietzky sont parties de par la propre volonté de ces emigrés des bagnes communistes.

Les politico-syndicalistes de la Grange alimentaire, avant de voter des ordres du jour ultra-révolutionnaires et humanitaires, ne feraient pas mal de demander un peu plus de mansuétude de la part des gouvernants et politiciens rouges dont ils se font les serviteurs intéressés.

Ils ne feraient pas mal, non plus, de faire une campagne pour que les producteurs soumis aux lois des républiques soviétiques puissent s'organiser librement et diriger des grèves contre les exploités capitalistes qui les pressurent aujourd'hui au nom d'une révolution-fantôme.

Et puisque ces cocos-là guettent tant contre l'intransigence des gouvernements bourgeois, ne serait-ce pas trop leur demander que d'étendre leur projet d'amnistie et le droit de grève à tous les pays du monde, même à ceux qui se réclament du Proletariat ?

Le ventre d'abord

Ce n'est plus même le panache des crétiens qui criaient : « France d'abord », depuis de Bornier le Sonore jusqu'à Maurras de Sourd ; c'est maintenant, dans notre temps de vilenie cérébrale, le mot magnifiquement bestial des maîtres-queux : « Le Ventre, d'abord ! »

Ecoulez-moi ça, comme aurait dit le calotin Louis Veuillot :

« La Société des Cuisiniers de Paris organise pour le dimanche 12 octobre, en soirée, au palais du Trocadéro, un gala de bienfaisance au profit de son orphelinat et de ses œuvres d'assistance. »

« Le maître Jean Nougues a composé spécialement pour la Société des Cuisiniers un grand spectacle intitulé : « Notre Belle France ». Cette production lyrique, chorégraphique et gastronomique, qui célébrera les trésors gourmands de la France en faisant revivre des scènes et coutumes provinciales fort jolies, promet d'être un gros succès. »

Et, pendant ce temps-là, des gens crèvent de faim, se suicident, ou commettent des actes qui les conduisent au bagne, dans une société qui les tue... Mais on déguise des mets très fins pour « venir en aide aux orphelins ». Tartufo en Brillat-Savarin ! Quel paradoxe !

Il n'a pas peur !

M. Ajam n'a pas peur. Il pond ceci, dans la « Dépêche de Toulouse » :

« Je n'ai point la prétention d'affirmer que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes et que la révolution sociale est un phénomène qui s'est aujourd'hui accompli d'une façon latente. Mais la France s'est certainement acheminée vers un régime démocratique dans lequel les inégalités se sont atténuées. On peut même dire que beaucoup de professions intellectuelles ne sont pas aujourd'hui honorées de la manière dont elles devraient l'être dans une société bien organisée. Il faut espérer que ce déséquilibre s'atténuera à la longue. La crise est d'ailleurs liée au problème de la vie chère, de même que la vie chère est liée au problème monétaire. Et c'est ainsi que l'amélioration sociale se voit conditionnée par le cours de la livre sterling. »

Ce chant de l'« intermezzo » du Cartel des Gauches n'est impressionnant que pour les sensibilités de l'universel suffrage.

Ce que nous savons bien, c'est qu'il n'est qu'un remède à la vie chère : l'avènement d'une cité nouvelle où le marchand d'or ne sera pas échangé contre le marchand de dogmes soviétiques, où l'autoritarisme ne sera plus qu'un cadavre, où la liberté sera autre chose qu'un mythe.

LES SPECTACLES

Opéra. — Boris Godounov. — Manon. — Comédie-Française. — Les Affaires sont les Affaires.

Odéon. — Le Bourgeois gentilhomme. — Gaité-Lyrique. — Les Salimbanques. — Nouvel-Ambigu. — Le Maître de forges. — Folies-Dramatiques. — Gigolette. — Porte-Saint-Martin. — Vieil Heidelberg.

CABARETS ARTISTIQUES

Le Grenier de Gringoir. — Dornano, E. L. réal, Marc, Géo Robert, Brubach et Ch. d'Avray dans ses nouvelles chansons.

Le Pierrot-Noir. — Dranoel et les chansonniers.

Le Perchoir. — « Jusqu'à la gauche », revue ; J. Bastia, L. Pao, J. Moy, Chabert, etc. Les Noctambules. — « Du haut en bas », revue ; X. Privas, Hyspa, Cazol.

Le Vache-Enragée. — Maurice Hallé et les chansonniers.

La Pie qui Chante. — « C'est régulier » ; Ch. Fallot.

Le Coucou. — Noël Noël, Carol ; revue.

Il ne faut plus attendre

Camarades, Procurez-vous tout de suite

« L'Histoire du mouvement Makhnoviste »

par ARCHINOFF

Passionnante comme un roman, instructive autant qu'une œuvre de doctrine, cette étude historique projette de décisives clartés sur ce qui s'est passé et se passe encore en Russie bolcheviste.

Faits et documents, rien ne manque à cette page d'histoire. C'est l'exposé véridique et émouvant du formidable soulèvement des masses ouvrières et paysannes de l'Ukraine (1918-1921) luttant à la fois contre les armées envahissantes de la Contre-Révolution et contre les entreprises d'étouffement de la dictature bolcheviste.

Il faut lire cet ouvrage d'un intérêt puissant et d'une lecture captivante.

Un fort volume de 420 pages. Prix : 8 fr. 50

par la Poste : 9 fr. 50

HATEZ-VOUS DE LE DEMANDER A « LA LIBRAIRIE SOCIALE »,

9, rue Louis-Blanc, Paris 10^e.

Chèque postal : M. JOUOT 520-42, Paris.

AUX HASARDS DU CHEMIN

Propos d'un Paria

Il y a fonctionnaire et fonctionnaire, de même qu'il existe des fonctions utiles à la vie, et d'autres plus ou moins nécessaires, voir même complètement inutiles, dangereuses. Quand on parle des fonctionnaires, on désigne généralement sous ce vocable la multitude de personnes qui sont employées par l'Etat, qu'il soit bourgeois ou « prolétarien », républicain ou monarchiste, et qui reçoivent de cet Etat, en échange de leur activité, un salaire qui en la circonstance est baptisé traitement. Nous savons tous aujourd'hui que plus un Etat a de fonctionnaires, plus il est avancé dans la voie du progrès social. Des peuples ont pris les armes, ont versé sur les barricades un sang généreux pour établir cette vérité. Il y a même des « révolutionnaires » qui sont persuadés que rien n'est aussi souhaitable que l'instauration d'un Etat dont tous les sujets seront fonctionnaires, et par cela même, tenus à l'obéissance passive, « sans hésitation ni murmure ». Tout un évangile a été écrit sur ce sujet, et les plus ou moins mauvais apôtres qui le prêchent avec l'absence la plus complète de désintéressement, parlent aux foules toujours crédules, de discipline, et leur vantent avec toute la gymnastique oratoire indispensable, les charmes de leur dictature. Ça ne prend pas toujours,heureusement !

Il n'empêche qu'un certain nombre parmi les exploités prennent au sérieux ces paroles en l'air, et attendent d'un Etat providence tout ce qui leur fait défaut en ce moment, c'est-à-dire : joie, santé, bien-être, toutes les félicités. Devenus de simples rouges de la machine sociale, ils n'auront qu'à exécuter les gestes qui leur seront désignés par les chefs, en échange de quoi ils recevront tout ce qui leur est nécessaire pour vivre. Ces pauvres gens sont certainement plus à plaindre qu'à blâmer. Il faut leur souhaiter pour eux, comme pour nous que leur rêve ne devienne jamais réalité.

Tous fonctionnaires ! Quelle purée et quel bague ! Karl Marx aurait bien pu trouver autre chose ! Quand je dis quelle purée, je ne parle pas naturellement pour les grosses légumes du fonctionnarisme : préfets, magistrats, commissaires du peuple ou tchékistes ; ceux-là s'arrangeront toujours, au nom de l'égalité, à avoir la meilleure part, quitte à fournir au bloc en invoquant la fraternité, tous ceux qui s'avisaient de protester et deviendront de ce fait d'authentiques petits bourgeois doublés de contre-révolutionnaires.

Je ne fais pas mention ici de liberté, le mot comme la chose y seraient totalement déplacés. A côté de ces gros profiteurs de tous les régimes, de ces parasites grasses rétribués, il se trouve et il se trouvera dans tous les états et sous toutes les latitudes, une multitude de « petits fonctionnaires » : cheminots, postiers, cantonniers, instituteurs, etc., tous d'autant moins rétribués que leurs fonctions sont moins parasitaires. Il y a bien d'autres « petits fonctionnaires » sur lesquels s'exploitent les propagandistes de la dictature, tels que policiers, gardiens de prison, gabelous, mais on comprendra bien que leur sort ne nous intéresse que médiocrement : ils gagneront toujours trop à notre avis. Les commerçants disent qu'il en faut, et reçoivent leurs doléances. Ils ont peut-être des raisons que notre raison réprouve.

Donc les fonctionnaires dont nous sommes en notre France démocratique... et sociale abondamment pourvus, ne sont pas contents de leur patron. Ils ne sont parait-il pas moins de 395.000 qui depuis la victoire regardent d'un œil anxieux la valise des étiquettes aux étalages des bouchers et marchands de légumes. Ces gens pondérés se sont même enhardis jusqu'à aller réclamer sur la voie publique une amélioration à leur sort. Hélas, c'était au temps du fameux Bloc National. Ce fut donc peine perdue. Puis, vint la grande espérance. Les élections se firent, et aux 395.000 tartempions, les candidats du cartel des gauches ayant promis la lune, tous s'approprièrent à y mordre à belles dents. Cruelle déception, ils n'eurent pour calmer leur fringale qu'un morceau de pantalon attaché péniblement au derrière de ceux qu'ils avaient hissé au pouvoir avec tant d'enthousiasme. Et ils s'aperçurent aujourd'hui que le 1^{er} mai, ainsi que toutes les opérations du même genre n'a été pour eux, comme pour tous les travailleurs du reste, qu'un vulgaire attrape-nigauds.

Et les politiciens ultra-rouges triomphent bruyamment. Ah ! s'ils avaient voté et fait voter pour eux, ils les auraient en leurs 1900, et bien autre chose avec !. Farceurs... Pourtant, beaucoup sont groupés en associations professionnelles, il y a une Fédération des fonctionnaires qui a à sa tête des personnages payés tout exprès pour défendre leurs justes revendications. Et tout ce monde-là s'agite, discourt, organise des délégations pour aller rendre visite à ce grand démocrate d'Herriot qui les rassure, et leur assure qu'il ne les perd pas de vue, qu'il s'intéresse à leur sort, qu'il fera tout ce qu'il pourra, etc., etc. C'est touchant. Mais les petits cheminots, les postiers, les balayeurs, les instituteurs, ne touchent pas eux. Ils ne touchent pas, parce qu'ils ont confiance à d'autres qu'à eux-mêmes parce qu'ils ne portent pas sur le terrain de classes leur action revendicative.

Pour arracher à l'Etat-patron, le plus exploiteur de tous, une amélioration, il faut autre chose que des courbettes dans les cabinets des ministres. Il faut agir à son égard comme envers tous les autres patrons, et se joindre à ceux qui cherchent à le supprimer.

Sans cela, vous pourrez longtemps encore hurler : 1.800... dans le désert !

Pierre MUALDES.

Logique communiste.

Au C.C.N., un pauvre malheureux du nom de Nattau nous a raconté au sujet des incidents qui se sont produits aux Iles Solovietzky, que tous les torts incombaient aux détenus et que les autorités soviétiques sortaient blanches comme neige de cette sanglante fusillade.

Il n'y a ni à s'étonner, ni à s'indigner de cela. Ne voyons-nous pas tous les jours la presse bourgeoise en dire autant à ce

sujet ? Quoi de plus normal que la presse bolcheviste et les *Iskariotes* du mouvement ouvrier en fassent autant ?

Ah ! voyez-vous ce Matton qui possède les plus belles qualités d'un garde-chiourme raconter devant des militants ouvriers que les emprisonnés sont responsables de la fusillade qui les a cloués et meurtris et aussi ensanglantés, eux les désarmés, sur le sol ! Et pendant qu'il racontait ces choses dignes d'un monarque dans une assemblée ouvrière, personne n'a protesté. C'est à vous de soulever le cœur de dégoût. Ce Matton qui fait du syndicalisme dans les établissements de guerre est tout à fait qualifié pour défendre les conseils de guerre et les pelotons d'exécution qui, pendant la grande boucherie, ont exécuté et fusillé tant d'innocents.

○○○

Leur sens des réalités.

Le citoyen Porreya, au C.C.N. nous dit que les éléments étrangers travaillant en France sont faciles à organiser, parce que chassés de leur pays par la situation révolutionnaire.

Quelle énormité ! Si ce malheureux avait vécu pendant quelques semaines la vie du Bâtiment et de la Terrasse à Paris, il s'apercevrait bien vite de la fragilité de ses conceptions. S'il connaissait même le problème social du moment, il n'avancerait pas une telle anerie. Il saurait par exemple, que cette invasion étrangère et surtout italienne en France, constitue un plan politique bien déterminé.

En Italie, Mussolini cherche à monter un syndicalisme sur un plan national fasciste et les conditions de la réussite de ce plan sont étroitement liées à l'élimination de la main-d'œuvre en surplus et à son émigration momentanée en certains pays de l'Europe.

Voilà tout le fond du problème.

D'autre part, si le citoyen Porreya avait vécu un peu et travaillé dans les chantiers de la Seine, il comprendrait aujourd'hui que ces soi-disant ouvriers révolutionnaires qui ont fui de soi-disants lieux incriminés sont incapables à toute organisation et à toute action. Les causes sont multiples et nous les énoncerons quand il plaira à Porreya.

○○○

Les élucubrations du « mitron ».

Le rapporteur sur la question de la main-d'œuvre étrangère, sa Majesté Racomond en personne, est des plus qualifiés pour résoudre cet angoissant problème. Après forces gesticulations au C.C.N., il est arrivé à dire que la violence prolétarienne ne peut que diminuer notre influence sur les masses inorganiques de M.O.E.

Quel aveu dans la bouche d'un de ces farouches luteurs de classes qui envisagent l'action révolutionnaire dans un bon fauteuil rembourré où à défaut, dans une cave ou station de métro ! Ces démagogues ouvriéristes sont tellement imprégnés de la véritable idéologie syndicaliste qu'ils en arrivent maintenant, au contact des réalités ; à répudier les méthodes et les moyens d'action du syndicalisme révolutionnaire. Pauvre Edouard Berth, qui dans « Clartés » tente de vulgariser l'idée et la philosophie de la guerre des classes de Sorel, quel temps précieux tu perds ! Ces gens-là — ceux de l'« Humanité » et de la C.G.T.U. — n'ont jamais rien compris et ne comprendront jamais rien à la vivante histoire des classes en lutte. Plus et mieux que leurs compères réformistes, ils se dressent contre la « violence créatrice de classe ». A quoi bon ajouter quelque chose de plus à cela !

○○○

La folie sur le toit.

Une dame Eugénie Gaubier, ayant perdu la raison, se baladait sur le toit de l'immeuble qu'elle habite, poussant des cris qui amèneraient bientôt le voisinage.

On s'en est emparé pour la diriger sur l'infirmerie spéciale du Dépôt.

Mais ce qu'on ne nous dit pas, c'est que cette pauvre folle criait à tue-tête :

« Vive Mussolini ! Vive Clemenceau ! »

Ce qui prouve pertinemment qu'elle avait perdu la boule.

Cependant, ces deux noms unis dans la même admiration démente, c'est vraiment très bien comme psychologie politique, et cette folie sur le toit vaudrait un bon dessin humoristique : « Une femme échevelée agitant deux têtes de mort ; celle du vieillard caduc fusillé de la classe ouvrière et la trogne glabre du valet dictateur assassin de Matteotti ! »

○○○

Les rigoles de l'U.D. de la Seine.

Sur la question de la main-d'œuvre étrangère, Tom Pouce est en complet accord avec les savants stratèges qui ont donné comme base au syndicalisme : la persuasion.

Ces dictateurs invétérés possèdent tellement de connaissances qu'ils en arrivent aujourd'hui à se servir des thèses de l'anarchisme tolstoïen. Il faut, dit Tom Pouce, « convaincre les étrangers par des arguments et non par la violence ».

Nous lui demandons ici si le pouvoir des Soviets emploie des arguments pour convaincre les socialistes anarchistes et syndicalistes, de la nécessité de la dictature appliquée en Russie par des anciens bourgeois.

Ces syndicalo-politiciens sont aujourd'hui dans un tel marasme idéologique, en face des grands problèmes de l'heure, qu'ils demeurent toujours en perpétuelle contradiction avec eux-mêmes.

Pourtant, quand on prétend être l'élite du prolétariat, il ne faudrait tout de même pas trop dérailler et rester au moins sur une ligne de conduite nettement définie. Mais, hélas ! les hommes ne sont-ils pas le jouet de tous les événements journaliers ?

La caravane passe...

Nous avons suivi les chameaux du parlement dans leur caravane vinicole...

Ils continuent comme le nègre de Mac-Mahon...

Hier, ils ont visité l'Ecole d'agriculture de Montpellier.

Ce qu'ils font là, c'est toujours la même chose, des dîners, des vins, des cigares, peut-être des poules...

Ce n'est pas le Pérou...

A travers le Monde

ANGLETERRE

LE PLAN DAWES ET LES MINEURS

M. Frank Hodges, ancien secrétaire général de la Fédération des mineurs et maintenant lord civil de l'Amirauté, a fait, hier soir, à Tankworth, un exposé sur la position existant actuellement dans l'industrie charbonnière de la Grande-Bretagne.

Il déclare que la condition d'existence de l'ouvrier mineur anglais empirait de jour en jour et que la mise à exécution du plan Dawes n'était pas faite pour porter secours à cette industrie déjà si frappée.

Selon M. Hodges, il se peut que le règlement des réparations en nature soit considéré comme étant de « bonne politique », mais c'est certainement un règlement basé sur une mauvaise politique économique.

Le lord civil ajouta même que les réparations faisaient plus de mal à celui qui les recevait qu'à celui qui les donnait.

Voici donc l'opposition au plan Dawes qui commence et des divergences se manifestent au sein même des gouvernements qui s'en sont fait les champions.

D'autre part, nous apprenons que près de 10.000 ouvriers mineurs ont été remerciés samedi soir dans diverses mines de la Grande-Bretagne, et ces malheureux viennent grossir le rang des nombreux sans-travail.

Il est propre le travail qu'a fait Mac Donald depuis qu'il est au pouvoir, et les socialistes peuvent être vraiment fiers de leur chef et de ses œuvres.

LE FEU DANS UNE GRANGE

Neuf victimes

Londres, 21 septembre. — Un immense incendie s'est déclaré ce matin de très bonne heure dans une ferme à Killingford près de Troon. Le feu s'étendit avec une telle rapidité que neuf personnes, cinq femmes et quatre hommes, qui dormaient dans une grange ne purent se sauver à temps et périrent dans les flammes. D'autres personnes échappèrent dû peu à la mort.

CHINE

LES ECHECS GOUVERNEMENTAUX

Les journaux de Londres publient les dépêches suivantes de Moukden, en date du 20 septembre :

L'engagement de la seconde armée du maréchal Tchang Tso Lin et des forces ennemies près de Jehol a amené la déroute complète de la première brigade mixte de la province du Tchili-Li. Les troupes de Tchang Tso Lin occupent maintenant tout le front Tchén-Chou, Tchao-Yang, Sou-Chung.

Au cours d'une conférence qui a eu lieu à la résidence de Moukden et à laquelle assistaient diverses notabilités étrangères, le maréchal Tchang Tso Lin a déclaré que, tant qu'il conservera ses fonctions actuelles, il protégera les étrangers.

Tchang Tso Lin a en outre déclaré que l'effort de la lutte actuelle est la sécurité de la Mandchourie et qu'il ne s'arrêtera pas à des demi-mesures.

RUSSIE

LES COMBATS EN GEORGIE

La légation de Georgie à Paris nous communique l'information suivante :

« Les insurgés continuent la lutte ; des combats sont engagés sur plusieurs points, dans les districts de Goudjoudj et de Somanaké, ainsi que sur la rivière Kodor. La marche des troupes des Soviets est arrêtée. »

« Les forces de Moscou sont soutenues par des détachements de communistes formés hors du territoire géorgien. »

« Les journaux des Soviets publient de nouvelles listes contenant les noms de plusieurs centaines de personnes qui ont été exécutés. »

ESPAGNE

LA REPRESSION CONTINUE

Primo de Rivera sent sa fin prochaine et tente le sauvetage de la dictature en faisant emprisonner tout ce qui s'oppose à sa politique, même les hommes de couleurs politiques les plus pâles ne trouvent pas grâce devant le valet d'Alphonse XIII. C'est ainsi que le Directoire militaire a

fait arrêter et incarcérer M. Rafael Sanchez Guerra, fils de l'ancien président du conseil, qui aurait commis le « crime » de publier dans un journal de la Havane un article critiquant la politique générale du général Primo de Rivera.

Toute l'action du Directoire n'empêchera cependant pas la dictature de s'écrouler dans un temps très court.

Le régime de l'arbitraire ne peut durer bien longtemps et le réveil de l'Espagne libre sera terrible non seulement pour le dictateur, mais aussi pour le roitelet de toutes les Espagnes.

TURQUIE

INCENDIE D'UN CINEMA A SMYRNE

100 victimes

Constantinople, 21 septembre. — Un terrible incendie s'est déclaré aujourd'hui dans un cinéma de Smyrne. Plus de cent personnes auraient péri dans les flammes.

HOLLANDE

UN PROCES

CONTRE L'ETAT NEERLANDAIS

La Haye, 21 septembre. — Un procès assez curieux va se plaider à La Haye. Un certain M. Dekker traduit l'Etat devant la justice parce qu'il oblitérait les effets postaux à lui confiés à l'aide d'un cachet réclame pour une firme industrielle.

L'expéditeur, dit M. Dekker, reste le propriétaire absolu des effets postaux qu'il confie à l'Etat. La direction des postes n'a pas le droit d'y apposer des cachets avec des réclames privées.

En attendant le jugement, le ministre a donné ordre de ne plus faire servir le cachet en question.

L'Etat fait argent de tout, et les hommes qui sont à sa tête sont des commerçants tout comme des marchands de fromage. Hélas, leur marchandise coûte plus chère !

ALLEMAGNE

LES ESSAIS DU « Z. R. III »

Berlin, 20 septembre. — Les établissements « Zeppelin » annoncent que tous les délais fixés pour les essais du dirigeable « Z. R. III » (destiné aux Etats-Unis) ont été remplis.

Le « Z. R. III » accomplira dans le milieu de la semaine un grand raid au-dessus de l'Allemagne. Une décision sera prise ensuite sur la date de son départ pour l'Amérique.

ABSTENTIONNISTE

Des élections ont eu lieu en Haute-Silésie ; 50 0/0 des électeurs n'ont pas voulu se dérouter pour la comédie électorale, estimant avec raison que cela ne servirait pas à grand-chose.

Les communistes auraient subi de grosses pertes dans cette formidable bataille... des urnes.

DANEMARK

LA TEMPETE

SUR LES COTES DU JUTLAND

Les côtes du Jutland viennent d'être ravagées par une tempête d'une violence exceptionnelle.

A Esbjerg, la mer a dépassé de 1 m. 20 le niveau normal de la marée. Les bateaux sont dans l'impossibilité de charger ou de décharger leurs marchandises. On a des inquiétudes sur le sort d'une dizaine de barques de pêche.

HEDJAZ

LA REVOLTE DES WAHABITES

Damas, 21 septembre. — L'agent de Damas d'Ibn Saoud, chef des Wahabites, a déclaré que les tribus révoltées qui s'avancent vers La Mecque ne prendraient pas la ville d'assaut. Cependant, comme les musulmans ont donné à Ibn Saoud la tâche de délivrer le Hedjaz du joug du roi Hussein, ses troupes s'avanceront jusqu'aux portes de la Ville Sainte.

Plus de mensonges !

Vous vous souvenez de l'histoire de cette pauvre Mme Roussel qui dut inventer une agression diurne pour pouvoir porter les cheveux courts.

J'ai été victime d'un chasseur de cheveux longs.

Sur cet enfantin roman, tous les maris ne vont point manquer de conclure : — Les femmes ne seront jamais nos égales !

Hé, camarades, pourquoi les obliger-vous à pratiquer le mensonge, l'hypocrisie, l'imposture ?

De quel droit leur imposez-vous votre volonté ?

Ne jouez point les autoritaires. Elles ne joueront plus les gosses menteurs.

Etre deux à vivre la même vie, c'est être deux libérés non enchaînés qui ne résolvent pas leur harmonie dans la duplicité.

En peu de lignes...

— Grenoble. — Un tramway de Grenoble à Sassenage a écrasé à Fontaine, M. Félicien Peyre, 60 ans, habitant Grenoble, qui était couché sur la voie. On constata que le malheureux était déjà mort avant cet accident et avait dû être tué par une auto.

— Dijon. — Hier soir, vers 7 heures, un très grave accident d'automobile s'est produit à 8 kilomètres de Dijon, sur la route de Belfort au pont de Neully. Une automobile marchant à une extrême vitesse appartenant à M. Ruther, négociant rue du Colonel Driant, à Troyes, ne put prendre un virage et vint s'écraser contre le parapet du pont qui, sous la violence du choc, fut démolie en partie. Les trois occupants, un homme et deux dames, partis de Dijon et allant sur Auxonne furent très grièvement blessés, notamment une dame qui a une fracture du crâne. Les médecins craignent une issue fatale pour deux des blessés.

— Dijon. — A la halte de Vauvois (Côte-d'Or), un train venant de Baigneux stationna, quand survint, à toute vitesse, le train venant de Aignay-le-Ruc. Le mécanicien du train en stationnement voyant le danger, s'efforça d'éviter la collision, mais il n'eut pas le temps. La locomotive de l'autre train écrasa le wagon arrière. Un déraillement suivit, et plusieurs voyageurs furent blessés, mais sans gravité. La collision se serait due au mauvais fonctionnement du disque.

— Dans la Côte-d'Or, la commission consultative a fixé le prix de la farine à 138 francs les 100 kilos. Mais malgré cette taxe élevée, au grand marché hebdomadaire de Dijon, la farine est cotée aujourd'hui à 139 francs. Il semble donc que la taxation ne doive pas servir à grand-chose puisque des son début elle n'est pas respectée.

— Metz. — Le colonel baron Deville, maire de Platelville, près Metz, chassait aujourd'hui en compagnie de quelques amis lorsque, tout à coup, par suite de l'imprudence de l'un d'eux, il reçut un coup de feu à bout portant et fut tué net.

— Le Mans. — Mlle Marguerite Vaudecrane, âgée de 22 ans, domiciliée au garage rue Saint-Pavin-la-Cité, au Mans, avec son ami, Maurice Damidoff, 27 ans, ouvrier plombier, s'est prise de querelle aujourd'hui avec ce dernier : tout à coup, la jeune femme déchargea deux balles de revolver sur Damidoff qui s'affaissa grièvement blessé à l'abdomen et à la gorge. Le malheureux a été transporté à l'hôpital du Mans dans un état désespéré.

La meurtrière, qui a été arrêtée, sera écrouée demain à la prison du Mans.

— Nancy, 21 septembre. — Dans un débit de boissons du quartier de la Prairie, plusieurs consommateurs, tous armés de pistolets et de fusils, se prirent de querelle la nuit dernière, et l'heure de la fermeture de l'établissement arriva sans que les esprits se fussent apaisés. A peine le café était-il fermé et les clients sortis que l'on entendit plusieurs coups de feu. Les agents de police, accourus en hâte sur le lieu de la rixe, relevèrent le forban Eugène Collin, très grièvement blessé. Transporté mourant à l'hôpital, le malheureux refusa énergiquement de désigner ses agresseurs et il expira sans prononcer leur nom.

Une rapide enquête a amené l'arrestation de Lucien Manouy et de Charles Grimer qui, ayant reconnu être les auteurs du crime, ont été écroués.

Encore un drame de l'alcool.

— La portière ni personne ne nous a vus ?

— Non, je vous attendais.

— Victoire ne sait rien ?

— Plus souvent dit Bérénice.

Dix heures après, vers midi, Lucien se réveilla sous les yeux de Coralie, qui l'avait regardé dormant. Il comprit cela, le poète. L'actrice était encore dans sa belle robe abominablement tachée et de laquelle elle allait faire une relique. Lucien reconnut les dévouements, les délicatesses de l'amour vrai qui voulait sa récompense : il regarda Coralie. Coralie fut déshabillée en un moment, et se coula comme une coulèuvre auprès de Lucien. A cinq heures, le poète dormait bercé par des voluptés divines, il avait entrevu la chambre de l'actrice, une ravissante création du luxe, toute blanche et rose, un monde de merveilles et de coquetteries recherches qui surpassaient ce que Lucien avait admiré déjà chez Florine.

Coralie était debout. Pour jouer son rôle d'Andalousie, elle devait être à sept heures au théâtre. Elle avait encore contemplé son poète endormi dans le plaisir, elle s'était enivrée sans pouvoir de repaître de ce noble amour, qui réunissait les sens au cœur et le cœur aux sens pour les exalter ensemble. Cette divination, qui permet d'être deux icbas pour sentir, un seul dans le ciel pour aimer, était son absolue. A qui, d'ailleurs, la beauté surhumaine de Lucien n'aurait-elle pas servi d'exemple. Agénouillée à cet heure, de l'amour en lui-même, l'actrice se sentait sanctifiée. Ces délices furent troublées par Bérénice.

— Voici le Camusot ! Il vous sait ici, crie-t-elle.

Lucien se dressa, pensant avec une générosité innée à ne pas nuire à Coralie. Bérénice leva un rideau. Lucien entra dans un délicieux cabinet de toilette, où Bérénice et

En lisant les autres...

Ne confondons pas

Camille de la « Liberté », s'effarouche et se trompe. Il dit :

Au moment où la manifestation fut décidée, M. Herriot ne fit aucune objection. N'était-elle pas organisée par ses meilleurs amis socialistes, par ses alliés de la II^e internationale ouvrière ? Depuis lors, les événements ont marché et ce meeting, dit-on, lui semble aujourd'hui bien inopportun. Mais que faire ? Quand le vin est tiré, dit un proverbe de chez nous, il faut le boire.

Comme on comprend la grimace de M. Herriot devant la coupe que ses amis lui tendent ! Parmi les organisateurs de la manifestation de ce soir au Trocadéro, dont « tous » les journaux ministériels publient le programme, je relève ce titre suggestif : « Ligue Internationale des Réfractaires à toutes les Guerres ». Réfractaires... c'est le nom que le code pénal donne aux insoumis. Allons, nous voilà fixés. C'est bien la revanche des insoumis, des déserteurs. Pour eux aussi, le jour de gloire est arrivé.

Il me semble que, malgré tout, cela doit peser à M. Herriot de voir que c'est sous son ministère, par ses amis et ses alliés, que cette revanche s'organise et que cette glorification s'effectue.

Déjà, on avait arraché à ce faible gouvernement la grâce amnistiant pour tous les condamnés du « Bonnet Rouge ». Déjà, on avait gracié Cottin, l'agresseur de Clemenceau, Jeanne Morand, Germaine Berton, la meurtrière de l'hexagone (sic) Platon. Déjà, l'on invitait des sérieux et insoumis à rentrer en France, dont on chassait les prêtres accourus en 1914 prendre leur place parmi les défenseurs de la patrie.

Mais, au vaste programme de démoralisation nationale conçu par les partis révolutionnaires, il manquait encore quelque chose : c'était cette apothéose de la désertion et de l'insoumission à laquelle nous assistons aujourd'hui.

Sans doute, les réfractaires et les anarchistes étaient là quelques-uns, mais ils y étaient venus non dans un but d'union avec les démocrates pacifistes, mais contre l'esprit d'autorité lui-même, car leur présence est utile partout où peut s'affirmer l'idéal qui les guide et les inspire.

Les chants du Maghreb

Voici une « chronique » du « Temps » qui satisfait une curiosité naturelle des mœurs exotiques :

Depuis l'âge d'or des grands khalifes, il n'est pas de spectacle traditionnel, de cérémonie publique ou familiale qui ne comporte, là-bas, de la musique. Les maçons qui travaillent au centre les chaux fraîches des terrasses, chantent une plainte passive et monotone. (C'est ce tableau que M. André Chevrillon contemplait de sa fenêtre, pendant un voyage à Fez d'où il rapporta des notes si précieuses.) Les moissonneurs, en certains points de la province de Constantine, abattent leur besogne au rythme des tambourins. D'ailleurs, est-il nécessaire de rappeler que la musique est née au désert comme la poésie, et que le chant du chamelier, rythmant le pas des caravanes, donna naissance à tout l'art sonore ?

Il existe deux sortes de musique arabe : la musique religieuse (« klem el djed ») et la musique profane (« klem el hazel »). Nous n'écouterons ici que la musique profane, dans les lieux publics. Le café maure équivalait à notre salle de concerts sérieux. L'audience y est assise, les parties vocales et instrumentales et qui font la fortune des artistes qui les savent. Puis des airs faciles — amoureux ou bachiques — les « neqlab ». Quelquefois, des fantaisies d'une allure plus vulgaire : les « aarbi », les « haouzi » ou les « zendani », que les musiciens en vue n'exécutent pas de bonne grâce et qui constituent plutôt le répertoire des praticiens campagnards. Elles correspondent à nos musiques de café-concert qui, de bouche en bouche, parcourent un pays et s'y installent. Les « aarbi » et les « haouzi » sont des chansons d'amour. Les « zendani » sont des chansons de révolte. Elles ont une existence régulière. Ils succèdent ou se déforment ; on improvise des paroles nouvelles avec facilité. On les déplaite et ils ressemblent. Les « zendani » sont vivaces comme les rosiers.

Mais ces écoulements poétiques des chants ouvriers devraient bien nous parler un peu de leurs doléances et de leurs misères.

L'homme est un loup...

Telle est l'opinion du leader de l'« Era Nouvelle » qui nous paraît avoir oublié qu'il

écrit dans un journal qui se réclame de J.-J. Rousseau :

Dans la société, comme dans la rivière ou la forêt, il y a deux sortes d'êtres : les gros et les petits, les mangeurs et les mangés. Tant que la machine ronde tournera, il en sera ainsi. Aux yeux de Karl Marx ne supprimera la loi de nature, qui est cruelle aux petits et douce aux grands sous tous les régimes, le soviétique comme les autres. Parfois, les bannis prennent la place des proscriptions pour exercer leur coupable industrie. Les victimes sont prises dans une autre caste. Mais il y a toujours des victimes.

En République de liberté, il convient de tenter un effort vers la Justice, ou vers ce que l'on croit être la Justice. Il apparaît, dans cet ordre d'idées, qu'il est équitable de demander au riche de payer plus d'impôts que le pauvre. Du moins, c'est l'opinion des pauvres, qui constituent la majorité dans l'Etat.

Comme le Bloc National s'était mis au service de la banque et des grandes firmes, « oligarchie née de la guerre », le Cartel des Gauches doit, ainsi que le marque M. le président Caillaux, « combattre ces grandes firmes et les frapper dans leur opulence ».

Si tu attends après ça, poire électorale, tu attendras... les prochaines élections, où l'on t'affichera des promesses qu'on ne tiendra pas.

Sempiternels discours

Raynaldy à Saint-Affrique, René Renoult à Toulon, l'un sur la politique religieuse, l'autre sur la paix universelle, nous offrent ce genre d'éloquence qu'on pourrait appeler : faire le vide dans la corne de l'idée !

Ecoutons le ministre de la Justice, dans son palabre stéréotypé :

« Qu'il me soit permis, a-t-il ajouté, d'exprimer la fierté que j'éprouve à faire hommage à la démocratie varoise de l'honneur qu'en m'appelant à prendre place à ses côtés dans son gouvernement, m'a fait le chef du parti radical-socialiste, mon ami M. Edouard Herriot. »

« Je devais cet hommage, qui ne m'acquiesce pas envers eux, aux républicains du Var. Ils m'ont accueilli en 1920 : ils m'ont confié un mandat pour une politique de démocratie, de laïcité intégrale et de progrès social que j'ai conscience d'avoir rempli suivant leurs vœux. »

Après avoir rappelé la grande date de l'époque révolutionnaire, celle du 21 septembre 1792, où fut proclamée la première république, l'orateur dit :

« En attendant que sonne l'heure si ardemment souhaitée de la paix universelle, je juge indispensable le maintien de la force militaire conforme aux enseignements de la guerre, et la conception démocratique de la nation armée capable de parer à toutes éventualités. »

Fierté, démocratie, heure qui sonne, première république, laïcité : tous les topos de la foire parlementaire sont présents dans ces phrases toutes faites.

Des actes, citoyen ministre, des actes ! Et, au plus vite, cette amnistie qui devait être le premier geste élégant de votre arrivée au pouvoir !

Quant à Raynaldy, il a essayé de ménager la chèvre et le chou, et l'on ne sent même pas chez lui cette flamme anticléricale que le papa Combes avait en lui, aux temps héroïques du radicalisme.

Léon Meyer est allé à Montéville (Seine-Inférieure) inaugurer un hôpital.

Clémentel et Mora-Giafferri se sont rendus à Clermont pour présider un banquet.

Et tout ça parle, parle, parle !

Les Convents maçonniques

Le Grand-Orient de France et la Grande Loge de France ont clos hier leurs travaux par des agapes fraternelles, autrement dit par un gueleton très soigné.

Ils se sont contentés d'adopter de platoniques vœux pour l'amnistie et pour certains cas spéciaux concernant la liberté.

La franc-maçonnerie est devenue, avec la montée au pouvoir de quelques-uns de ses membres, une association sans valeur de revendication.

Actes et paroles

Dans ses discours, Herriot semblait faire supposer qu'il était partisan d'un rapprochement avec l'Allemagne. Ça, c'était pour gagner les applaudissements de la galerie socialiste.

Le Journal Officiel d'hier publiait que les importations de provenance allemande sont désormais taxées à l'entrée en France d'un droit de 20 0/0.

En réalité, ce ne sont même pas les Boches qui paieront, mais ces nigards de Français qui applaudissent, quand ils auront besoin des dites marchandises !

FEUILLETON DU LIBERTAIRE DU 22 SEPTEMBRE 1924. — N° 96.

Illusions perdues

par Honoré de Balzac

DEUXIEME PARTIE

Un grand homme de province à Paris

Les plaisanteries acerbes commencèrent au moment où les friandises du dessert et les vins circulaient. Le diplomate, en homme de beaucoup d'esprit, fit un signe au duc et à la danseuse dès qu'il entendit ronfler les bêtises qui annonçaient chez ces hommes d'esprit les scènes grotesques par lesquelles finissent les orgies, et tous trois ils disparurent. Dès que Camusot eut perdu la tête, Coralie et Lucien qui, durant tout le souper, se comportèrent en amoureux et se jetèrent dans un fiacre.

Comme Camusot était sous la table, Matifat crut qu'il avait disparu de compagnie avec l'actrice ; il laissa ses hôtes fumant, buvant, riant, disputant, et suivit Florine quand elle alla se coucher.

Le jour surprit les combattants, ou plutôt Blondet, buveur intèpre de la nuit qui put parler et qui proposait aux dormeurs un toast à l'Aurore aux doigts de rose.

Lucien n'avait pas l'habitude des orgies parisiennes ; il jouissait bien encore de sa raison quand il descendit l'escalier, mais le grand air détermina son ivresse, qui fut hâiveuse. Coralie et sa femme de chambre

furent obligées de monter le poète au premier étage de la belle maison où logeait l'actrice, rue de Vendôme. Dans l'escalier, Lucien faillit se trouver mal, et fut ignominieusement malade.

Vite, Bérénice, s'écria Coralie, du thé fais du thé !

— Ce n'est rien, c'est l'air, disait Lucien, et puis je n'ai jamais tant bu.

— Pauvre enfant ! c'est innocent comme un agneau, dit Bérénice, grosse Normande. Enfin Lucien fut mis à son insu dans le lit de Coralie. Aidée par Bérénice, l'actrice avait déshabillé avec le soin et l'amour d'une mère pour un petit enfant son poète, qui disait toujours :

— C'est rien ! C'est l'air. Merci, maman.

— Comme il dit bien maman ! s'écria Coralie en le baisant dans les cheveux.

— Quel plaisir d'aimer un pareil ange, mademoiselle ! Et où l'avez-vous pêché ? Je ne croyais pas qu'il pût exister un homme aussi joli que vous êtes belle, dit Bérénice.

Lucien voulait dormir, il ne savait où il était et ne voyait rien, Coralie lui fit avaler plusieurs tasses de thé, puis elle le laissa dormant.

— La portière ni personne ne nous a vus ?

— Non, je vous attendais.

— Victoire ne sait rien ?

— Plus souvent dit Bérénice.

Dix heures après, vers midi, Lucien se réveilla sous les yeux de Coralie, qui l'avait regardé dormant. Il comprit cela, le poète. L'actrice était encore dans sa belle robe abominablement tachée et de laquelle elle allait faire une relique. Lucien reconnut les dévouements, les délicatesses de l'amour vrai qui voulait sa récompense : il regarda Coralie. Coralie fut déshabillée en un moment, et se coula comme une coulèuvre auprès de Lucien. A cinq heures, le poète dormait bercé par des voluptés divines, il avait entrevu la chambre de l'actrice, une ravissante création du luxe, toute blanche et rose, un monde de merveilles et de coquetteries recherches qui surpassaient ce que Lucien avait admiré déjà chez Florine.

Coralie était debout. Pour jouer son rôle d'Andalousie, elle devait être à sept heures au théâtre. Elle avait encore contemplé son poète endormi dans le plaisir, elle s'était enivrée sans pouvoir de repaître de ce noble amour, qui réunissait les sens au cœur et le cœur aux sens pour les exalter ensemble. Cette divination, qui permet d'être deux icbas pour sentir, un seul dans le ciel pour aimer, était son absolue. A qui, d'ailleurs, la beauté surhumaine de Lucien n'aurait-elle pas servi d'exemple. Agénouillée à cet heure, de l'amour en lui-même, l'actrice se sentait sanctifiée. Ces délices furent troublées par Bérénice.

— Voici le Camusot ! Il vous sait ici, crie-t-elle.

Lucien se dressa, pensant avec une générosité innée à ne pas nuire à Coralie. Bérénice leva un rideau. Lucien entra dans un délicieux cabinet de toilette, où Bérénice et

sa maîtresse apportèrent avec une prescience des vêtements de Lucien. Quand le négociant apparut, les bottes du poète frappèrent le regard de Coralie. Bérénice les avait mises devant le feu pour les chauffer après les avoir cirées en secret. La servante et la maîtresse avaient oublié ces bottes acoustiques. Bérénice partit après avoir échangé un regard d'inquiétude avec sa maîtresse. Coralie se plongea dans sa causeuse, et dit à Camusot de s'asseoir dans une gondole en face d'elle. Le brave homme, qui adorait Coralie, regardait les bottes et n'osait lever les yeux sur sa maîtresse.

— Dois-je prendre la mouche pour cette paire de bottes et quitter Coralie ? Ce serait se fâcher pour peu de chose. Il y a des bottes partout. Celles-ci seraient mieux placées dans l'étalage d'un bottier, ou sur les boulevards à se promener aux jambes d'un homme. Cependant, ici, sans jambes, elles disent bien des choses contraires à la fidélité. J'ai cinquante ans, il est vrai : je dois être aveugle comme l'Amour.

Ce lache monologue était sans excuse. La paire de bottes n'était pas de ces demi-bottes en usage aujourd'hui, et que jusqu'à un certain point un homme distrair pourrait ne pas voir ; c'était, comme la mode ordonnait alors de les porter, une paire de bottes entières, très-élégantes, et à glands, qui rehaussaient les pantalons collants presque toujours de couleur claire, et où se reflétaient les objets comme dans un miroir. Ainsi, les bottes crevaient les yeux de l'honnête marchand de soieries, et, disons-le, elles lui crevaient le cœur.

— Qu'avez-vous ? lui demanda Coralie.

— Rien, fit-il.

— Sonnez, dit Coralie en souriant de la tâté de Camusot. — Bérénice, dit-elle à la Normande dès qu'elle arriva, ayez-moi

donc des crochets pour que je mette encore ces damnées bottes. Vous n'oubliez pas de les apporter ce soir dans ma loge.

— Comment !... vos bottes... dit Camusot, qui respira plus à l'aise.

— Eh ! que croyez-vous donc ? demanda-t-elle d'un air haïtain. Grosse bête, n'allez-vous pas croire ? — Oh ! il le croirait dit-elle à Bérénice. J'ai un rôle d'homme dans la pièce de Chose, et je ne me suis jamais mise en homme. Le bottier du théâtre m'a apporté ces bottes-là pour essayer à marcher, en attendant la paire de laquelle il m'a pris mesure ; il me les a mises, mais j'ai tant souffert, que je les ai ôtées, et je dois cependant les remettre.

— Ne les remettez pas si elles vous gênent, dit Camusot, que les bottes avaient

